

Lortal, Louise Lavermondie de
Le revers de la medaille

LE

REVERS DE LA MÉDAILLE

PROVERBE

EN TROIS TABLEAUX

PAR Mlle DE LORTAL.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE
PÉRISSE FRÈRES
Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38
BOURGUET-CALAS, SUCCESSEUR


APR
1971

LE

REVERS DE LA MÉDAILLE

(PROVERBE)

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ORNISAY.
ROSEMONDE, sa fille.
Mme DU FRESNE, gouvernante de Rosemonde.
OLYMPE, femme de chambre de la comtesse.
LA MÈRE REVEILLE-MATIN, fermière de la comtesse.
JEANNETTE, petite bergère de la fermière.

PREMIER TABLEAU

La scène représente un parterre devant un château. Une corbeille de gâteaux est placée sur une table.

SCÈNE Ire

ROSEMONDE, lisant à haute voix.

« Sur les bords toujours verts d'une petite rivière dont l'onde limpide, semblable à une ceinture d'argent, entoure une prairie émaillée de fleurs immortelles, s'élève un bocage, formé d'arbres odoriférants et magnifiques. Jamais un vent impétueux n'en tourmente le feuillage paisible; jamais une

froide pluie n'en transperce les dômes verdoyants; jamais les rayons ardents du soleil n'en pénètrent le secret ombrage. Une clarté douce, une fraîcheur délicieuse prête à cette solitude une tranquillité et un charme ravissants! Mille oiseaux mélodieux y chantent, nuit et jour, leurs joyeuses chansons dans le mystérieux langage qu'entendent les heureux bergers; et tous y célèbrent, à l'envi, dans des concerts charmants, le retour de la jeune Alise qui vient s'asseoir sous le grand chêne, antique roi de ce bosquet.

« Alise est la bergère de cette contrée riante. Les fleurs naissent sous ses pas. Les papillons voltigent autour d'elle, la prenant sans doute pour une rose en son matin. A sa houlette pacifique est soumis un troupeau de brebis plus blanches que la neige! Dociles à sa voix, ses agneaux ne s'égarent jamais. D'autres bergères viennent goûter auprès d'elle les plaisirs d'une aimable conversation ou ceux d'une danse légère. Elles exécutent, sur ces tapis de mousse, des jeux folâtres. Des prix sont décernés à la victoire : c'est tantôt un jeune lis du vallon, tantôt un fruit suave du verger; quelquefois une rose sauvage, ou bien encore un simple ruban, naïf orgueil de la houlette.

« Cette innocente jeunesse, exempte des soins onéreux de la grandeur, des embarras de la fortune, des labeurs de la science, ignore les soucis cruels

qui environnent le riche dans ses demeures opulentes! Son heureux apanage est la santé, la joie, la liberté surtout, qui est le premier et le plus grand des biens ! »

ROSEMONDE, fermant le livre.

Hé quoi! il existe sur la terre des mortels dont une vie si douce est le partage ?... Quel malheur d'être née dans une condition élégante, et de vivre emprisonnée dans un palais! — Hélas! je le vois, je ne suis qu'une malheureuse esclave! — Qu'importe la beauté du lieu où l'on a enfermé mon indépendance?... L'oiseau qu'environne un réseau d'or en a-t-il moins perdu sa liberté?

Heureuses bergères! Que ne m'est-il donné de partager votre sort, de guider avec vous, sous un ciel *toujours* pur, des agneaux *toujours* dociles, sur des gazons *toujours* fleuris, au bord d'une onde *toujours* claire!

SCÈNE II

ROSEMONDE, Mme DU FRESNE.

ROSEMONDE.

Veuillez m'expliquer, Madame, comment il est possible de se plaire dans cette prison qu'on appelle un château, de se charger d'ornements, de s'assujettir à une étiquette gênante, lorsqu'on pourrait

jouir de la liberté des champs, se parer de leurs fleurs, s'abreuver du lait délicieux des brebis, et se soustraire aux lois tyranniques de ce que l'on nomme la politesse et les convenances ?

MADAME DU FRESNE.

Ma chère enfant, le château que vous nommez une prison sera toujours préférable à une méchante cabane ouverte de toute part à l'intempérie des saisons. Les fleurs des champs sont belles, mais elles ne durent qu'un jour. Des viandes nourrissantes sont meilleures pour la santé que le lait même le plus doux ; et, enfin, quiconque a reçu l'influence précieuse de l'éducation, ne la comparera jamais à la grossièreté de l'ignorance.

Est-ce à dire pour cela qu'il faut mépriser une condition pauvre ? A Dieu ne plaise ! Mais on peut reconnaître sur elle les avantages de l'aisance, remercier la Providence de nous les avoir donnés, et répandre sur ceux qui en sont dépourvus les libéralités de la bienfaisance.

ROSEMONDE.

Au moins, Madame, permettez-moi de vous demander comment les livres tiennent un langage si différent du vôtre ? S'ils disent la vérité, pourquoi ne pas les croire ? S'ils sont pleins de mensonges, pourquoi m'en nourrir ?

MADAME DU FRESNE.

Ces ouvrages, dont on vous permet la lecture, Rosemonde, sont de riantes fictions inventées par les poëtes.

ROSEMONDE.

Dans quel but, puisqu'il ne faut jamais mentir?

MADAME DU FRESNE.

Dans le but de nous instruire et de nous plaire.

ROSEMONDE.

Peut-on plaire à des gens sensés avec des contes? Quand j'avais sept ans, Barbe-Bleue et le Petit-Poucet faisaient mes délices; aujourd'hui que j'en ai treize, il en serait tout autrement.

MADAME DU FRESNE.

Un écrivain célèbre a dit :

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

ROSEMONDE, riant.

Ah! voilà qui est bon! Quel est l'auteur de cette plaisanterie?

MADAME DU FRESNE.

La Fontaine.

ROSEMONDE.

Il a dit cela comme il a dit que les bêtes paraient.

MADAME DU FRESNE.

Du tout. L'homme est ainsi fait que les descriptions et les récits lui plaisent, à raison même quelquefois de leur invraisemblance.

ROSEMONDE.

Mais, vous m'avez dit plusieurs fois, madame, que les écrivains dont je lis les œuvres sont pleins de véracité et de vertu : Fénelon en tête.

MADAME DU FRESNE.

Redisons-le encore, Fénelon écrivait ses Fables pour faire aimer l'instruction sous les traits du plaisir.

ROSEMONDE.

Il me semble pourtant qu'il serait bien difficile d'inventer de pareilles choses si elles n'existaient pas? Je vois, d'ailleurs, que mes livres ne m'ont point trompée. Jusqu'alors je n'étais jamais sortie de Paris : eh bien! j'ai retrouvé, en arrivant ici, une des peintures que j'avais lues : cette nature à la fois sauvage et gracieuse, un ciel d'azur, un air embaumé...

MADAME DU FRESNE.

Patience! l'hiver assombrira bientôt le tableau. La pluie et l'orage altéreront souvent la sérénité des cieux; les fleurs mourront ici comme elles meurent aux Tuileries et au Luxembourg.

ROSEMONDE.

On veut donc toujours m'attrister en donnant un vilain côté aux choses les plus attrayantes! Vive la poésie, qui ne parle que de jours sans nuages, de saisons sans hiver, de roses sans épines!

MADAME DU FRESNE, en souriant, prend le livre de Rosemonde et lui donne une arithmétique.

Tenez, voilà un calmant pour l'imagination. Essayez de résoudre ce problème d'arithmétique. (Elle sort.)

SCÈNE III

ROSEM NDE, regardant au loin.

J'aperçois des bergères qui me paraissent danser dans la prairie. — Oh! si je pouvais aller les trouver! Quel bonheur! — Mais, jamais on ne me laisse faire un pas toute seule. — Vraiment, on dirait que je suis encore une enfant! — J'ai bien envie d'appeler ces jeunes filles. — Je n'ose pas... Madame du Fresne trouverait sûrement que ce n'est pas convenable... C'est la réponse que l'on oppose à tous mes désirs. — Bon! en voilà une qui vient. M'aurait-elle aperçue?

SCÈNE IV

ROSEMONDE, MADAME DU FRESNE.

ROSEMONDE.

Allons, voilà ma gouvernante! Elle va m'empê-

cher de causer avec cette jolie bergère ! (Elle fait signe à la petite fille d'approcher.)

MADAME DU FRESNE.

Avez-vous la solution du problème, Rosemonde?

ROSEMO DE.

Pas encore, Madame. J'ai vu, dans le vallon, des paysannes qui m'ont distraite. Tenez, en voilà une. Me permettriez-vous de lui parler?

MADAME DU FRESNE.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

ROSEMONDE.

Bon! merci, Madame. Petite! jolie petite! viens!

SCÈNE V

LES MÊMES, JEANNETTE; MADAME DU FRESNE, lisant.

JEANNETTE, faisant une révérence.

Votre servante, Mam'zelle,

ROSEMONDE.

Que faisais-tu avec tes compagnes?

JEANNETTE.

Nous dansions une ronde.

ROSEMONDE.

Sur l'herbe fleurie?

JEANNETTE.

Oui, le pré est tout plein de pissenlits, de gueules-de-loup et de vachettes.

ROSEMONDE, à part.

C'est cela, des fleurs charmantes! (haut.) Que chantiez-vous?

JEANNETTE, chantant.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.

ROSEMONDE.

C'est un chant qui ne convient guère à la poésie pastorale! N'en sais-tu pas d'autres plus jolis?

JEANNETTE.

Oh! que si.

ROSEMONDE

Chante-moi celui que tu sais le mieux.

JEANNETTE.

C'est que je l'ai oublié.

ROSEMONDE.

Quel dommage! J'aurais bien voulu l'entendre.

JEANNETTE.

La mère Réveille-Matin me le redira.

ROSEMONDE

Voilà un singulier nom!

JEANNETTE.

Ah! ah! ce n'est pas celui d'une paresseuse. La mère Réveille-Matin fait lever tout son monde avant le jour.

ROSEMONDE.

Toi aussi?

JEANNETTE.

Moi aussi.

ROSEMONDE.

Tu vois donc, chaque matin, l'Aurore aux doigts de rose ouvrir au soleil les portes de l'Orient?

JEANNETTE.

Ma fi, je ne sais guère ni qui ouvre ni qui ferme; j'ai assez d'ouvrage de me frotter les yeux; car, je dors encore. Mais que vous avez donc un beau chapeau, Mam'zelle!

ROSEMONDE.

Et toi un beau ruban. Qui te l'a donné?

JEANNETTE.

La mère Réveille-Matin, parce que j'avais fait fuir le loup qui voulait emporter l'agneau noir.

ROSEMONDE.

Le loup est venu si près de toi! Tu as dû avoir bien peur!

JEANNETTE.

Pas trop. Je me doutais bien que ce n'était pas moi qu'il voulait manger.

ROSEMONDE.

Comment as-tu fait pour le chasser?

JEANNETTE.

J'ai heurté mes sabots l'un contre l'autre.

ROSEMONDE.

Que fais-tu en gardant ton troupeau?

JEANNETTE.

Je chante; je danse; je fais des bouquets avec les pâquerettes des prés ou le muguet des bois. Tenez, en voici un tout frais. Le voulez-vous?

ROSEMONDE, à madame du Fresne.

Vous permettez, Madame?

MADAME DU FRESNE.

Oui, mon enfant.

ROSEMONDE.

Puis-je lui donner un gâteau?

MADAME DUFRESNE, reprenant sa lecture.

Certainement.

ROSEMONDE, donnant un gâteau à Jeannette.

Tiens, voilà, en échange de ton joli bouquet.

Les fleurs de nos jardins n'ont pas son délicieux parfum !

JEANNETTE, mordant dans le gâteau.

Ah ! que c'est bon ! Est-ce que vous en mangez tous les jours ?

ROSEMONDE.

Oui, mais je suis sûre que le lait de tes brebis est mille fois meilleur.

JEANNETTE.

Chacun son goût.

ROSEMONDE, à part.

Pauvre petite ! si elle savait combien je paie cher l'opulence ! (Haut.) Tu regardes bien ma chaussure ?

JEANNETTE.

Dame ! C'est que vos souliers reluisent au soleil comme s'ils étaient d'or !

ROSEMONDE.

J'aimerais bien mieux ta simplicité ! Si tu veux, nous changerons de costume ?

JEANNETTE.

Ah ! je crois bien que je veux ! Tenez, voici mes sabots, mon chapeau, mon tablier, ma...

MADAME DU FRESNE.

Assez, Rosemonde. Ma petite Jeannette, va retrouver tes compagnes.

ROSEMONDE, tristemeut.

Voilà pourtant comme on me contrarie sans cesse !

JEANNETTE, à demi-voix.

Est-elle mauvaise, cette dame qui m'empêche de mettre votre beau chapeau, vos beaux souliers! Est-ce que ça la regarde?

ROSEMONDE, bas.

C'est ma gouvernante, vois-tu.

JEANNETTE, bas.

Oh! oh! Je suis plus heureuse que vous, si c'est comme ça! Je suis bien maîtresse d'ôter mes sabots, et d'aller pieds nus, si ça me convient, quand je veux me donner le plaisir de marcher sur l'herbe fraîche.

ROSEMONDE, en soupirant.

Ah! c'est là ce que j'envie : ta liberté!

JEANNETTE.

Oui, mais je ne mange jamais de friandises, moi.

ROSEMONDE.

En veux-tu encore une?

JEANNETTE, se léchant les doigts.

Je crois bien!

ROSEMONDE, présentant un second gâteau à Jeannette.

Tiens.

JEANNETTE, faisant la révérence et mordant dans le gâteau.

C'est-il bon, mes amis!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quelle est cette enfant qui cause avec ma fille?

MADAME DU FRESNE, se levant.

Une petite bergère de la mère Réveille-Matin, votre fermière, Madame.

LA COMTESSE.

C'est bien; en connaissant les malheureux, Rosemonde apprendra à soulager leur misère.

MADAME DU FRESNE.

Les malheureux! Mais, au contraire, Madame, Rosemonde trouve le sort des pauvres bien préférable à sa position.

LA COMTESSE.

En effet, j'ai entendu déjà plusieurs fois ma fille se plaindre de la part que la Providence lui a faite, et soupirer après un autre genre de vie. Je ne vois pas pourquoi nous ne remplirions pas ses désirs.

ROSEMONDE.

Oh! ma mère, vous seriez assez bonne pour permettre?....

LA COMTESSE.

Votre bonheur est le premier de mes vœux, ma chère enfant; s'il se trouve pour vous sous le toit d'une chaumière plutôt que sous celui d'un château, je ne mettrai point d'obstacle à ce que vous alliez l'y goûter.

ROSEMONDE.

Mais ce serait à condition de ne pas m'éloigner de vous, chère maman!

LA COMTESSE.

Sans doute. Votre cœur et le mien souffriraient trop d'une séparation! La mère Réveille-Matin habite à quelques pas; vous pourrez goûter chez elle les plaisirs de la vie champêtre.

ROSEMONDE.

Mes souhaits les plus ardents vont donc enfin se réaliser!

LA COMTESSE, regardant Jeannette.

Comment se nomme cette enfant?

MADAME DU FRESNE.

Jeannette.

ROSEMONDE.

Oui, Jeannette; comme les premières fleurs du printemps. Que c'est gracieux !

LA COMTESSE, souriant.

Hé bien, Jeannette, à ton tour, n'aurais-tu pas envie de devenir une belle demoiselle?

JEANNETTE.

Oh! que si.

MADAME DU FRESNE.

Elle voulait déjà échanger son chapeau contre celui de mademoiselle d'Ornisay, et ses sabots contre sa chaussure.

LA COMTESSE.

Je n'y vois aucun empêchement. Justement elle est de la même taille que Rosemonde. Rentrons, et que toutes deux cherchent le bonheur où elles espèrent le trouver. (La comtesse prend le bras de madame du Fresne et s'éloigne avec elle en causant à voix basse.)

ROSEMONDE.

Suis-je heureuse ! devenir bergère! filer une laine plus blanche que la neige ! comprendre le langage des oiseaux ! apprendre, sans travail, toutes les sciences dans le grand livre toujours ouvert de a nature !

JEANNETTE.

J'suis t'y contente ! manger des gâteaux tous les

jours ! avoir une si belle robe! mettre un si beau chapeau ! chausser des souillers d'or ! oh ! j'en perdrai la tête de joie !

DEUXIÈME TABLEAU

La scène représente l'intérieur d'une chaumière. Une cloison sépare la chambre en vue d'une autre chambre dont la porte est ouverte. Il est à peine jour.

SCÈNE Ire

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, un balai à la main.

Hélas! hélas! quelle besogne m'a donnée madame la comtesse ! et comment ferai-je pour en venir à bout? Appeler mademoiselle par son nom tout court! la faire lever avant le soleil! manger de notre pauvre cuisine, et garder les moutons! Saints du paradis! quel ouvrage! Et pourtant il le faut. Madame l'a ordonné. — Juste ciel! quel embarras !... Enfin, je ferai de mon mieux ; mais, je ne serai pourtant pas si rude qu'avec Jeannette. — Les comtesses, c'est pas des ustensiles solides comme les paysannes! Faut manier ça avec précaution. — Allons, réveillons-la de ma voix la plus douce, et avec des mots tout mignons.

(La voix la plus douce de la mère Réveille-Matin doit être une voix de Stentor. — Rosemonde dort dans la seconde chambre.)

SCÈNE II

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, ROSEMONDE.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Hé bien ! ma poulette, on ne se lèvera pas d'aujourd'hui ? Il y a pourtant longtemps que le coq a chanté. Le jour va vous trouver les yeux clos, mon biquet ! quelle honte ! Allons, allons, point de paresse ! (A part.) J'ai dit peut-être cela de trop ? (Haut.) Les petits oiseaux ont déjà fait leur prière. Les v'là qui s'envolent chercher leur déjeuner. M'entendez-vous, ma biche ?

ROSEMONDE, de la chambre voisine.

Que dites-vous, Olympe

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Ce n'est pas Olympe, ma brebis. C'est moi qui vous appelle.

ROSEMONDE.

C'est trop tôt. J'ai les yeux pleins de sommeil.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Hélas ! les belles dames ont le temps de dormir; mais nous, nous avons autre chose à faire.

ROSEMONDE.

Il est encore nuit.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Vous m'aviez pourtant recommandé de vous éveiller avant le soleil!

ROSEMONDE.

Ah! c'est vrai. C'est la mère Réveille-Matin. Je suis bergère! (On l'entend bâiller) Je vais donc voir l'Aurore aux doigts de rose (second bâillement) ouvrir au soleil les portes de l'Orient! (troisième bâillement.)

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, mettant du lait dans une casserole sur un fourneau.

Qu'est-ce qu'elle dit? elle rêve, la pauvre petite! C'est sûrement la première fois de sa vie qu'elle se lève sitôt! — Quelle idée aussi de vouloir se faire bergère! Oh! elle sera bientôt dégoûtée du métier! — Être riche, avoir ses aises, ne se fatiguer jamais, et échanger tout cela contre la pauvreté, le travail, la lassitude! En v'là une imagination! (La mère Réveille-Matin pose du pain et une cuiller d'étain sur une table grossière, en disant à demi-voix :) Ça serait pourtant dommage qu'une si belle demoiselle eût le cerveau dérangé! C'est pas l'embarras, on dit que les belles dames ont quelquefois des coups de lune. — Je pense que c'est parce qu'elles se couchent trop tard. — Mais, chut! elle arrive.

ROSEMONDE, dans le costume de Jeannette et les cheveux épars.

Bonjour, Madame.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Une bergère ne fait pas de si belles révérences, ma fille. On dirait qu'elle veut faire la dame. Voici comment elle salue. La mère Réveille-Matin fait une révérence à la paysanne.

ROSEMONDE.

Ce n'est pas du tout joli; et cependant j'ai lu dans les poëtes que les bergères sont naturellement parées de toutes les grâces.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

C'est pourtant la plus belle révérence de Jeannette.

ROSEMONDE.

Voudriez-vous avoir la complaisance de natter mes cheveux?

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Je ne m'y connais pas, ma poule. Juste ciel! quelle chevelure! que faites-vous d'une pareille queue? c'est pis que celle qui pend au casque des dragons!

ROSEMONDE.

Une queue! vous plaisantez? c'est un superbe ornement.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Une comtesse peut faire peigner et lisser cela par sa femme de chambre; mais une bergère n'a pas de temps à perdre après ces amusettes. Attendez,

je prends mes ciseaux, et je vous délivre de cet embarras.

ROSEMONDE, *prenant ses cheveux dans ses mains.*

Vous couperiez mes cheveux!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN

Pour vous rendre service.

ROSEMONDE.

Jamais.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Qu'est-ce que vous en ferez, ma biquette? tout ça va s'emmêler comme un écheveau de fil.

ROSEMONDE.

Mais, non, quand on y donne des soins.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

C'est justement ce que vous ne pourrez pas faire; et puis vous vous accrocheriez à tous les buissons!

ROSEMONDE.

Je ne veux pas. Maman serait très-mécontente. Elle trouve ma chevelure si belle!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Ne pleurez pas, ma mignonne. Remettons à demain... Vous serez peut-être plus décidée.

ROSEMONDE.

Veuillez les attacher, au moins.

LA MÈRE RÉVEILLE MATIN.

Je n'y entends rien du tout. Faisons-en un paquet et fourrons-le sous un serre-tête.

ROSEMONDE.

Quelle ignoble coiffure ! Je veux me couronner de fleurs des champs

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Y pensez-vous, ma fille? une bergère couronnée de fleurs des champs! c'est bon sur des images. Quand vous seriez assise dans la prairie, les chèvres trompées viendraient brouter sur votre tête, la prenant pour une touffe de gazon. Mettez le serre-tête, et couvrez-vous bien les oreilles; car nous aurons du vent aujourd'hui. (La mère Réveille-Matin rassemble les cheveux de Rosemonde sous le serre-tête qu'elle attache.) Là ! ça lui va comme un gant ! qu'elle est jolie! Maintenant, le chapeau de Jeannette par-dessus, et la limousine de notre Jacquot sur les épaules.

ROSEMONDE.

M'affubler de la sorte? non pas ! non pas ! J'effraierais les blondes Naïades, et je m'effraierais moi-même, lorsque j'irais me pencher sur le bord des fontaines, pour me mirer dans le cristal des eaux.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Emportons-la toujours. Quand vous sentirez le froid, vous vous déciderez peut être.

ROSEMONDE.

Voulez-vous, s'il vous plaît, me donner du savon? à la rose ou à la guimauve, cela m'est égal.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Nous n'avons pas assez d'argent pour acheter toutes ces raretés, mon petit chat; et puis ça vous attendrit les mains, et les rend peu propres... au travail. Tenez, voilà de l'eau claire.

ROSEMONDE.

Et une serviette?

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

L'essuie-mains est suspendu pour tout le monde, derrière la porte.

ROSEMONDE, essuyant ses mains.

Que c'est dur et grossier!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Oh! c'est du solide; ça dure longtemps. Ce sont de bonnes étoupes que Jeannette a filées.

ROSEMONDE.

Des étoupes! Je croyais que le fuseau des bergères se chargeait toujours d'une laine plus blanche que la neige!

LA MÈRE RÈVEILLE-MATIN.

Nenni. Tenez, v'là la quenouille de Jeannette.

ROSEMONDE.

Qu'elle est sale et huileuse !

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Ça n'y fait rien, allez, ma poulette. Ça fait de bons bas, bien chauds pour l'hiver. Mais vous devez avoir faim ! V'là votre déjeuner : du lait tout bouillant. (Elle verse le lait dans une écuelle grossière.) Là ! et soufflez-le, si vous ne voulez pas vous brûler.

ROSEMONDE.

On ne souffle jamais. On attend patiemment que le liquide se refroidisse.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Passe dans les châteaux ! mais, chez nous, on est pressé, et l'on va le plus vite que l'on peut.

ROSEMONDE.

Ah ! j'ai la bouche en feu ! Comme je me suis brûlée !

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Je vous avais bien dit de souffler dessus.

ROSEMONDE.

Un linge, s'il vous plaît, pour m'essuyer les lèvres.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Il ne faut pas les user comme ça, ma brebis,

nous n'avons pas assez de chanvre. On s'essuie à sa manche.

ROSEMONDE.

C'est propre!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Nous n'y regardons pas de si près!

ROSEMONDE.

Quel ennui! Voilà ma robe tachée! C'est tout simple, quand on mange sans serviette.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Ne vous tourmentez pas. Il y a de l'eau à la rivière. D'ailleurs une tache de plus ou de moins sur des vêtements comme les nôtres, qu'est que ça fait?

ROSEMONDE, à part.

Quelle délicatesse! (Elle rompt dans son lait de petites parcelles de pain.)

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Mais, vous faites de trop petits morceaux, mon biquet. On dirait des becquées d'alouettes! Vous n'en finirez pas. Chez nous autres, on fait de grosses bouchées, pour se rassasier le plus vite possible, et se sauver à l'ouvrage au galop.

ROSEMONDE.

Faire de grosses bouchées, c'est du plus mauvais genre!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Dame ! chacun ses idées. Nous trouvons, nous, qu'il n'y a que les gourmands ou les paresseux qui, pour faire durer le plaisir, s'amusent à grignoter comme ça.

ROSEMONDE.

Voilà une civilité tout à fait nouvelle pour moi !

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Puis, voyez-vous, quand on ne mange que comme un oiseau, on reste petite et fluette ; et il faut de grandes et fortes filles pour être bergères. De gros morceaux de pain, de bonnes écuellées de soupe, ça donne des jambes pour courir après les moutons, mardi !

ROSEMONDE.

Quand on est bien élevée, on mange très-sobrement.

LA MÈRE RÉVEILLE MATIN.

Hélas ! quelles drôles d'idées on a dans les châteaux ! Je vous demande, un peu ! Ils sont riches comme la mer, et ils se laissent quasi mourir de faim ! Ah ! si j'étais à leur place ! je mangerais tous les jours gros comme une maison. V'là le plaisir d'avoir de l'argent !

ROSEMONDE.

Une âme noble ne recherche pas des satisfactions aussi grossières.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Plaît-il ? Je ne vous comprends pas, mon agneau. Tout cela est trop fin pour nous. Je vais ouvrir la bergerie, et partons. Je vous chanterai une petite chanson en nous en allant. Ça vous donnera du cœur. Et, à propos, votre quenouille ! Une bergère ne doit pas plus sortir sans cela qu'un soldat sans sa carabine.

ROSEMONDE, à part.

Voilà une comparaison poétique !

LA MÈRE RÉVEILLE MATIN fixe la quenouille de Jeannette à la ceinture de Rosemonde, et chante d'une voix cassée.

PREMIER COUPLET.

Allons, allons aux pâturages,
Petits moutons,
Venez manger les verts herbages
Dans les vallons.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous sauterez sur la bruyère,
Jolis petits !
Mais, hélas ! la pauvre bergère
A ses soucis !

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN donne un morceau de pain et une pomme à Rosemonde.

Tenez, mon barbet, v'là vos provisions.

ROSEMONDE, à part.

Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie (1) !

(1) La Fontaine.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, chantant.

TROISIÈME COUPLET.

Hélas! souvent tombe la pluie
Sur le gazon.
Il faut subir l'intempérie
De la saison!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN prend sa quenouille et chante.

QUATRIÈME COUPLET

Vous n'êtes pas toujours tranquilles,
Agneaux joyeux!
Souvent, vous êtes indociles
A qui mieux mieux.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN met sur son bras la limousine de Jacquot et s'éloigne en chantant.

CINQUIÈME COUPLET.

Sans peur des procès ni du garde,
Dans le froment
Vous allez, si je n'y regarde,
A tout moment.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, à Rosemonde.

Allons, ma poulette, allez chercher le chien.

ROSEMONDE sort. On l'entend dire :

Vaillant! Vaillant! ici; suivez-moi. Obéissez, Monsieur.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, chantant.

SIXIÈME COUPLET.

Il faut courir à perdre haleine,
A travers champs?
Il faut que le chien vous ramène
A coups de dents.

TROISIÈME TABLEAU

La scène représente une chambre élégante.

SCÈNE Ire.

JEANNETTE, vêtue d'une robe de soie; OLYMPE.

OLYMPE.

Mademoiselle veut-elle me permettre de terminer sa toilette?

JEANNETTE.

Ma fi, oui, je le veux. Qu'est-ce que vous allez me mettre encore?

OLYMPE.

D'abord, ces fleurs dans les cheveux de mademoiselle.

JEANNETTE.

Ah! elles sont bien plus jolies que celles des hamps!

OLYMPE, attachant les fleurs.

Mademoiselle sera charmante avec ce bouquet.

JEANNETTE.

Oh! mais, prenez garde! Vous me tirez les cheveux.

OLYMPE.

Ce n'est rien.

JEANNETTE, prenant sa tête dans ses mains.

Aïe! aïe! En voilà assez.

OLYMPE.

Les camélias ne pourront tenir si je n'attache encore quelques épingles.

JEANNETTE, avec impatience.

Vous me faites mal, je vous dis!

OLYMPE.

Allons, patience. C'est fini. Maintenant, les boucles d'oreilles.

JEANNETTE.

Oh! les belles!... Qu'est-ce que c'est donc que cela?

OLYMPE.

Des rubis. Que mademoiselle veuille bien ne pas remuer.

JEANNETTE.

Ah! vous me tirez l'oreille!

OLYMPE.

Mademoiselle se trompe.

JEANNETTE.

Vous me pincez!

OLYMPE.

Je frictionne avec un peu d'huile pour que mademoiselle souffre moins tout à l'heure quand je lui percerai l'oreille.

JEANNETTE, avec effroi.

Vous allez me percer l'oreille?

OLYMPE.

Il le faut bien.

JEANNETTE, cachant ses oreilles dans ses mains.

Non pas! non pas!

OLYMPE.

Alors, il faut renoncer à porter ces magnifiques rubis! Pourtant une demoiselle distinguée ne saurait se passer de cet ornement.

JEANNETTE, regardant les boucles d'oreilles.

C'est bien beau, tout de même! Mais, moi, je croyais que ça poussait tout seul à l'oreille des belles dames, tout comme les roses sur les rosiers!

OLYMPE.

Hélas! non. Il faut souffrir pour être belle. Allons, courage. Mademoiselle sera si jolie avec ces bijoux!

JEANNETTE.

C'est vrai.

OLYMPE.

Je vais chercher l'aiguille.

JEANNETTE.

Pourquoi faire?

OLYMPE.

Pour percer...

JEANNETTE, remettant ses mains sur ses oreilles.

Je ne veux pas! je ne veux pas! j'aime mieux n'en point avoir.

OLYMPE.

Mais il en faut absolument. Madame la comtesse serait très-mécontente si elle voyait mademoiselle sans boucles d'oreilles.

JEANNETTE.

Oh! mais, tant pis, là. J'aime mieux m'en aller. (Elle pleure.)

OLYMPE.

Que mademoiselle ne pleure pas. Remettons à demain. Mademoiselle sera peut-être plus courageuse. A présent, au tour des bracelets.

JEANNETTE.

A la bonne heure! ça ne fait pas de mal. Ça brille-t il!

OLYMPE, après avoir mis les bracelets à Jeannette.

A la rivière, maintenant.

JEANNETTE.

Me noyer! Oh! mais, non, pour le coup! Je veux m'en aller. (Elle essaie de fuir.)

OLYMPE, la retenant.

Que mademoiselle se calme. Il n'est pas question de cela. Une rivière est un beau collier. Le voici.

JEANNETTE, détournant la tête.

C'est pas vrai.

OLYMPE.

C'est très-vrai. Pour rien au monde, je ne voudrais tromper mademoiselle. Mentir! c'est un crime. Madame ne garderait jamais dans sa maison une femme de chambre qui en serait capable.

JEANNETTE.

Madame a raison. Voyons le collier.

OLYMPE.

Toujours des rubis.

JEANNETTE.

C'est-il beau et rouge! mettez-le-moi.

OLYMPE.

J'ai bien de la peine à l'agrafer.

JEANNETTE, criant.

Vous m'étranglez!

OLYMPE.

L'y voilà. Que mademoiselle se mire, maintenant. (Elle conduit Jeannette devant une glace.)

JEANNETTE.

Suis-je belle!

OLYMPE

Mademoiselle peut s'admirer. Elle est ravissante! En attendant, je vais chercher son déjeuner. (Elle sort.)

JEANNETTE.

Mais c'est-il bien moi, cette jolie demoiselle que je vois dans le miroir? — Il faut que je l'appelle pour en être sûre. — Mam'zelle! mam'zelle! — Elle ne me répond pas! Elle ouvre pourtant la bouche. — Mam'zelle! mam'zelle! c'est-il vous Jeannette.

OLYMPE, derrière la porte.

Oui, c'est moi Jeannette.

JEANNETTE.

Ah! c'est moi Jeannette! quel bonheur!... seulement j'ai des épingles qui me tiraillent joliment les cheveux! Aïe!... — Puis, je suis fameusement serrée dans ma robe! Ouf! — Enfin, il faut souffrir pour être belle. On me l'a dit.

OLYMPE, apportant une tasse de chocolat et une brioche.

Voici le déjeuner de mademoiselle.

JEANNETTE.

Bon! un gâteau comme ceux d'hier! (Elle approche.) Qu'est-ce que cette bouillie noire?

OLYMPE.

Du chocolat.

JEANNETTE, sentant le chocolat.

Ça sent-il bon ! ah !...

OLYMPE.

Il est à la vanille.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME DU FRESNE.

MADAME DU FRESNE.

Bonjour, mon enfant.

JEANNETTE, faisant une révérence à la paysanne.

Votre servante, Madame.

MADAME DU FRESNE.

On ne dit pas votre servante, et on ne salue pas de cette manière.

JEANNETTE.

C'est pourtant tout comme ça que la mère Réveille-Matin m'a appris ; et jamais personne n'y a trouvé à redire.

MADAME DU FRESNE.

Quand vous étiez Jeannette, tout cela pouvait suffire ; mais les manières et le langage d'une demoiselle ne sont pas ceux d'une paysanne.

JEANNETTE.

Hé bien! montrez-moi donc vite.

MADAME DU FRESNE.

On ne parle pas ainsi; on dit : Madame, soyez assez bonne pour m'apprendre à saluer

JEANNETTE lentement.

On dit : Madame... On dit : Madame... (Vivement.) Oh! je ne m'en souviens plus. Ça n'en finit pas, aussi!

MADAME DU FRESNE, saluant.

Voilà comment on salue.

JEANNETTE salue tout de travers et met le pied sur sa robe.

Là! Vous m'avez fait déchirer ma robe avec vos façons. Il fallait me laisser ma révérence, et ne pas me faire tortiller le pied comme ça.

MADAME DU FRESNE.

Nous prenons de l'humeur?

JEANNETTE.

Vous ne voyez pas, vous, que mon déjeûner m'attend?

MADAME DU FRESNE.

Allons, prenez-le vite; puis, commençons le travail. (Jeannette s'assied à la table.)

OLYMPE.

Voici la serviette de mademoiselle.

JEANNETTE.

Mardi! je n'ai pas les doigts sales! Vous me les avez fait savonner pendant un quart d'heure! Qu'est-ce que je vais faire de cet essuie-mains?

OLYMPE.

Que mademoiselle veuille bien étendre la serviette sur ses genoux pour ne pas gâter sa robe. (Jeannette souffle sur le chocolat.)

MADAME DU FRESNE.

On ne souffle jamais. On attend patiemment que le liquide se refroidisse.

JEANNETTE.

Mardi! j'ai bien trop faim!

MADAME DU FRESNE.

Mardi! ma foi! et certaines autres expressions du même genre ne doivent jamais se trouver dans la bouche d'une jeune fille. Elle doit dire tout simplement la vérité.

JEANNETTE.

J'ai bien assez attendu. Je meurs de faim!

MADAME DU FRESNE.

N'importe! une personne bien élevée ne laisse jamais voir un empressement qui sent la gourmandise.

JEANNETTE, à part.

Est-elle ennuyeuse cette dame-là! (Jeannette goûte le chocolat et se brûle,)

Oh! là, là! aïe!

MADAME DU FRESNE.

Je vous avais bien dit que la bonne éducation préserve de ces accidents.

JEANNETTE.

Il fallait me laisser souffler! (Jeannette essuie ses lèvres à sa manche.)

OLYMPE.

Ah! seigneur, que fait mademoiselle? Voilà sa robe de satin tachée!

JEANNETTE, avec humeur.

Fallait-il pas garder des moustaches?

OLYMPE.

Mademoiselle avait sa serviette pour s'essuyer les lèvres.

JEANNETTE.

Il est bien temps de me le dire à présent que c'est fait! (Jeannette essuie sa cuiller avec sa langue.)

MADAME DU FRESNE.

Voilà une grave inconvenance!

JEANNETTE.

De quoi?

MADAME DU FRESNE.

De lécher ainsi sa cuiller.

JEANNETTE.

Ma fi! je n'en laisserai pas perdre au moins, c'est trop bon! Bien perdu ne fait pas profit.

OLYMPE.

La tasse de mademoiselle est encore presque pleine.

JEANNETTE.

Ce n'est pas trop. Je mange bien une écuellée d soupe.

MADAME DU FRESNE.

Une demoiselle mange peu.

JEANNETTE.

C'est bien la peine d'être riche, si l'on ne peut pas seulement manger autant que les pauvres.

OLYMPE.

Mademoiselle laisse tomber sa serviette. (Jeannette ne la relève point.)

OLYMPE.

Mademoiselle ne s'aperçoit pas que sa serviette tombe.

JEANNETTE.

C'est à moi que vous parlez?

OLYMPE.

J'ai l'honneur de parler à mademoiselle.

JEANNETTE.

Ma fi ! vous ne m'adressez jamais la parole tout droit. On dirait que vous parlez de moi à un autre quelqu'un. Ce n'est guère honnête !

MADAME DU FRESNE.

Voilà plusieurs *ma fi*; et puis on ne doit pas dire *honnête*, mais *poli*.

JEANNETTE.

Bon !

OLYMPE.

Les domestiques n'adressent jamais directement la parole à leurs maîtres.

JEANNETTE.

Ce n'est pas bien de bouder les gens comme ça, il faut parler à tout le monde. (Jeannette emplit sa bouche avec excès.)

MADAME DU FRESNE.

Remplir sa bouche de cette manière dénote une mauvaise éducation.

JEANNETTE.

C'est... que...

MADAME DU FRESNE.

Voyez-vous l'inconvénient de cette incivilité : vous ne pouvez me répondre.

JEANNETTE, après un moment de silence.

Vous êtes trop pressée. Attendez un peu donc. (Jeannette emplit tellement sa cuiller, qu'elle laisse tomber du chocolat sur sa robe.)

OLYMPE.

Quel malheur! Voilà la robe de mademoiselle tout à fait perdue.

JEANNETTE.

Comment perdue?

OLYMPE.

Je veux dire que la robe de mademoiselle, ayant deux grosses taches, ne peut plus servir.

JEANNETTE.

Est-ce qu'il n'y a pas de l'eau à la rivière?

OLYMPE.

Les soieries ne se lavent pas. Madame la comtesse va être mécontente. Une robe neuve et de ce prix abîmée dès le premier jour!

JEANNETTE.

Se fâche-t-elle souvent, madame la comtesse?

OLYMPE.

Madame est très-bonne; mais il faut bien qu'elle se décide à gronder quand on manque d'ordre et de propreté.

JEANNETTE.

Je ne demande pas d'autres robes. Je me servirai de celle-ci comme elle est.

MADAME DU FRESNE.

Il serait honteux pour une demoiselle d'avoir des taches sur ses vêtements !

JEANNETTE.

Ah! nous n'y regardons pas de si près, nous. (Jeannette emplit tellement sa cuiller, qu'elle se barbouille la bouche avec du chocolat.)

MADAME DU FRESNE.

On ne doit pas manger aussi malproprement.

JEANNETTE, à part.

Elles ne pourront pourtant pas me laisser déjeuner tranquille. C'est-il ennuyeux!

MADAME DU FRESNE.

Allons, il faut se hâter : huit heures sonnent. Notre règlement veut que nous soyons invariables.

JEANNETTE.

Une minute, donc. La place n'est pas louée. Le feu n'est pas à la maison.

MADAME DU FRESNE.

Sans une parfaite exactitude, on perd beaucoup de temps, et on fait très-peu de progrès.

JEANNETTE.

Il faut bien manger pourtant. (A part.) Est-elle tracassière !

MADAME DU FRESNE.

Quel que soit mon regret de vous contrarier, mon enfant, mon devoir est de commencer la leçon. Olympe, desservez, s'il vous plaît.

JEANNETTE, prenant la tasse à deux mains.

Ça peut plaire à Olympe, mais ça ne me plaît pas à moi. (Elle avale le chocolat tout d'un trait, en renverse sur la table et se barbouille le visage)

MADAME DU FRESNE.

Dans quel état vous êtes !

JEANNETTE prend un coin de sa serviette, le trempe dans son verre et commence à se laver la figure.

Attendez, rien n'y va paraître.

MADAME DU FRESNE.

Fi donc ! Est-ce qu'on se lave le visage à table ?

JEANNETTE, à part.

Rien ne lui convient ! Elle est insupportable.
Olympe sort, emportant la tasse.)

SCÈNE III.

MADAME DU FRESNE, JEANNETTE.

MADAME DU FRESNE.

Je veux bien passer aujourd'hui sur ces incivilités et ces inconvenances ; mais, si demain la tenue n'est pas meilleure, je punirai sévèrement.

JEANNETTE.

C'est-il ma faute? Je souffle, on me dit d'attendre; j'attends, on me dit de manger ; je mange, on veut me battre demain. (Elle pleure.)

MADAME DU FRESNE.

Commençons. Dites-moi les fleuves et les rivières de France.

JEANNETTE, pleurant.

Je ne les ai point vus. Je ne connais pas d'autres rivières que la petite qui coule là-bas dans le pré, et celle qu'on m'a mise au cou.

MADAME DU FRESNE.

Je vais vous les dire. Vous tâcherez de les retenir : la Seine, la Loire, la Garonne, la Dor...

JEANNETTE.

En voilà plus qu'il n'en faut pour laver la les-

sive, et faire boire les bêtes. Je n'en retiendrai pas tant.

MADAME DU FRESNE.

Tenez, vous apprendrez cette page pour demain. Passons à l'histoire. Quel événement funeste pour la France arriva en 1356?

JEANNETTE.

Est-ce que j'y étais? J'étais pas seulement née. (A part.) V'là-t-il pas une drôle de dame! Elle veut que j'aie vu les choses avant d'avoir ouvert les yeux.

MADAME DU FRESNE.

Allons!

JEANNETTE.

Vous me demandez ce que je ne sais pas; comment voulez-vous que je réponde? Demandez-moi ce que je sais.

MADAME DU FRESNE.

Quelque chose de facile? Combien Jacob eut-il d'enfants?

JEANNETTE.

Est-ce que je connais cet homme-là, qui est peut-être de quinze lieues d'ici? Parlez-moi des gens du village; je vous dirai combien M. Transis, notre maire, a de fils: six, qui sont: Pierrot, Cadet, Jacques, Charlot, Jeannot et Colas.

MADAME DU FRESNE, souriant.

Mais ceci n'est pas de l'histoire.

JEANNETTE.

Ce n'est pourtant pas un conte! Envoyez mam'zelle Olympe y voir. Vous saurez si je mens.

MADAME DU FRESNE.

Ces connaissances peuvent suffire à une villageoise. Il en faut d'autres à une demoiselle. (Montrant la bibliothèque de Rosemonde.) Tenez, il vous faudra apprendre tout cela par cœur.

JEANNETTE.

Pourquoi faire?

MADAME DU FRESNE.

Pour vous instruire; pour n'être pas déplacée dans le monde; pour être à la hauteur de votre société

JEANNETTE.

Oh! tout le monde n'est pas de la même taille, et ça va tout de même. Madeleine est grande, Marguerite est petite, qu'est-ce que ça fait? Quand on veut atteindre quelque chose, on fait comme moi, on monte sur une chaise.

MADAME DU FRESNE, souriant.

Vous montrez plus de dispositions pour le calembour — mauvais goût, du reste — que pour l'histoire et la géographie. Faisons un peu de calcul; vous comprendrez peut-être mieux.

JEANNETTE.

A la bonne heure! Je m'y connais. Je compte sur mes doigts jusqu'à cent.

MADAME DU FRESNE.

Hélas! il faut être bien autrement habile! Mais voici sur ces matières un livre très clair et très-précis. Apprenez la première page. Dans quelques moments, vous aurez à me la réciter. (Madame du Fresne sort.)

SCÈNE IV.

JEANNETTE.

Ah! oui-dà, je vais me rompre la tête sur ces petits ramages noirs? — Nenni. — J'aime mieux aller garder mes moutons. — Juste ciel! je croyais que les belles dames étaient plus heureuses que moi! qu'elles n'avaient rien à faire que dormir, manger, s'amuser et se promener. Je me trompais joliment! — Aujourd'hui, on m'a tiré les cheveux, pincé les oreilles, serrée à étouffer dans cette robe, fait brûler toute la bouche, réprimandée à tout bout de champ, dit cinquante choses auxquelles je ne comprends rien! — Demain ce sera encore pis : on me percera les oreilles, on voudra me faire réciter ce que je ne sais pas; on me battra! Oh! oh! nous verrons... nous verrons. — Allons v'là encore cette dame du Fresne qui revient me tourmenter.

SCÈNE V.

JEANNETTE, MADAME DU FRESNE

MADAME DU FRESNE.

J'avais oublié, ma chère petite, de vous faire quelques observations sur votre tenue : vous vous courbez beaucoup, ce qui arrondit désagréablement les épaules ; vous marchez les pieds en dedans, ce qui est fort disgracieux. Voyons, promenez un peu devant moi.

JEANNETTE.

Où irai-je ?

MADAME DU FRESNE.

D'un bout à l'autre de la pièce.

JEANNETTE.

Ah ! pour cette leçon j'en suis. Je la sais tout courant. (Jeannette se met à courir.)

MADAME DU FRESNE, l'arrêtant.

Doucement, doucement !

JEANNETTE.

Comment faut-il donc aller ?

MADAME DU FRESNE.

Lentement.

JEANNETTE, éclatant de rire après quelques pas.

Je fais la procession toute seule !

MADAME DU FRESNE.

Levez la tête.

JEANNETTE, levant la tête aveo exagération.

Je ne sais plus où je mets les pieds.

MADAME DU FRESNE.

Tenez-vous mieux.

JEANNETTE, trébuchant contre un tabouret.

Ah! quel coup! Quelle idée aussi de me faire marcher sans savoir où!

(Madame du Fresne prend les mains de Jeannette et du bout de son pied essaye de mettre ceux de l'enfant en dehors.)

JEANNETTE.

Vous me faites mal.

MADAME DU FRESNE.

Il faut vous habituer à marcher les pieds en dehors.

JEANNETTE, se laissant tomber.

Là! vous m'avez jetée par terre! Je l'aurais bien parié! On dirait que vous voulez faire aller la pointe de mes pieds à la place de mes talons.

MADAME DU FRESNE, souriant.

Vous n'êtes pas adroite! Mais cela viendra.

JEANNETTE.

Là, je suis roide comme un bâton dans un corsage à vingt-cinq baleines! Je me remue tout d'une

pièce. Tenez, franchement, tout cela m'ennuie de reste.

MADAME DU FRESNE, avec un peu de sévérité.

Mademoiselle, on parle sur un autre ton à sa gouvernante.

JEANNETTE.

Oh! moi, je ne sais pas faire tant de façons. D'ailleurs, c'est votre faute. Vous êtes toujours après moi. Vous me rendrez méchante à la fin.

MADAME DU FRESNE.

Les observations que je vous ai faites, Mademoiselle, ne sont qu'un bien petit échantillon des bienséances et des devoirs auxquels votre position vous oblige.

JEANNETTE.

Ah ben! si ce n'est là que l'échantillon, qu'est-ce donc que toute la pièce? J'aime mieux rester paysanne.

MADAME DU FRESNE.

On ne change pas ainsi de position tous les jours. Vous avez demandé, choisi celle d'une demoiselle; il faut en remplir les obligations.

JEANNETTE, avec impatience.

Mardi! je resterai demoiselle par force? Je ne serai pas maîtresse d'être moi?

MADAME DU FRESNE.

Je regrette beaucoup, Mademoiselle, de me voir forcée d'employer, à votre égard, d'autres procédés que ceux de la douceur; mais il m'est impossible de tolérer un ton aussi peu respectueux et une pareille indocilité. Souffrez que je vous traite comme un enfant rebelle à l'empire de la raison : vous ne sortirez pas aujourd'hui de votre chambre. Je vais exposer à madame la comtesse les sujets de mécontentement que vous m'avez donnés.

(Madame du Fresne sort, en fermant la porte à clef.)

SCÈNE VI.

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'elle me fera madame la comtesse? — Si celle-là me met déjà en prison, tout comme petit Pierre quand il avait volé des pommes, que va me faire l'autre? — Suis-je assez malheureuse! (Elle pleure.) Ah ! je ne m'étonne plus si la pauvre mam'zelle Rosemonde avait si grande envie de changer de sort avec moi! Sûrement qu'à présent elle danse, elle chante, elle fait de jolis bouquets! Hélas! la mère Réveille-Matin avait bien raison de me dire : Jeannette, ma fille, il faut être content de sa condition. Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait. Hélas! hélas! (Elle pleure un moment, puis elle dit d'un ton résolu.)

Mais je suis bien nigaude! Ma fi! puisque je suis entrée ici, je puis bien en sortir. — Si les portes sont fermées à clef, les fenêtres ne le sont pas.

(Jeannette, dans l'intérieur du théâtre, feint d'ouvrir un fenêtre. On l'entend dire :)

Houp, là, là! Me v'là sauvée!

SCÈNE VII.

MADAME DU FRESNE, LA COMTESSE.

MADAME DU FRESNE.

Voilà notre petit oiseau échappé de sa cage!

LA COMTESSE.

Cette enfant m'a-t-elle amusée! Il est regrettable de ne pouvoir assister invisiblement aussi à la mise en scène des idées poétiques de ma fille. Nous avons eu déjà de la pluie ce matin; il fait un vent insupportable; tout cela doit puissamment contribuer à rendre la pastorale aussi gracieuse qu'intéressante!

MADAME DU FRESNE.

En passant par le labyrinthe, nous gagnerions le sentier du bois, nous pourrions arriver, sans être aperçues, à l'extrémité de la prairie.

LA COMTESSE, souriant.

Allons-y bien vite; si nous n'avons pas vu les premiers actes, nous arriverons peut-être pour le dénoûment.

QUATRIÈME TABLEAU

La scène représente le parterre devant le château, comme au premier tableau. On aperçoit au travers du feuillage la comtesse et madame du Fresne.

SCÈNE Ire

ROSEMONDE, dans le costume qu'elle avait au second tableau, et enveloppée dans une limousine.

Enfin, voilà le château ! Mais comment y paraître dans un si triste équipage? (Elle s'assied sur un banc.) Et puis, ne va-t-on pas rire de moi? — Poëtes menteurs ! Ah ! j'ai payé cher la confiance que je vous avais donnée !... Vous m'aviez promis des agneaux toujours obéissants, et je n'en ai trouvé que d'indociles ; des cieux sans nuage, et j'ai été transpercée par la pluie; des gazons toujours en fleur, et je m'y suis piquée à de vilains chardons ; des fontaines transparentes, et c'étaient de vraies crapaudières ! Non-seulement je ne vous crois plus, mais je ne vous lirai plus. Je vous brûlerai tous impitoyablement ! Vous avez beau être revêtus de velours, de moire et tout chamarrés d'or, point de grâce ! au feu !

SCÈNE II.

ROSEMONDE, JEANNETTE.

JEANNETTE, essoufflée.

Tiens ! vous v'là, Mam'zelle ?

ROSEMONDE.

Tiens! te voilà, Jeannette?

JEANNETTE.

Vous avez l'air bien triste!

ROSEMONDE.

Et toi, bien effarée!

JEANNETTE.

Dame! c'est que je me sauve!

ROSEMONDE.

Moi, aussi.

JEANNETTE.

Par malheur, j'ai perdu mon chemin. J'ai tourné et retourné dans le jardin anglais, me croyant déjà bien loin, et voilà le château!

ROSEMONDE.

C'est que tu n'a pas su sortir du labyrinthe.

JEANNETTE.

Pourvu que madame la comtesse ne fasse pas courir après moi!

ROSEMONDE.

Pourvu que la mère Réveille-Matin ne me poursuive pas?

JEANNETTE.

Comment! vous ne vous trouviez pas heureuse à ma place?

ROSEMONDE.

Et toi, tu ne l'étais pas à la mienne?

JEANNETTE.

Ma fi, nenni, sauf votre respect.

ROSEMONDE.

Ni moi non plus, ne t'en déplaise.

JEANNETTE.

Est-ce que vous n'avez pas bu du lait des brebis?

ROSEMONDE.

Est-ce que tu n'as pas mangé des brioches?

JEANNETTE.

Est-ce que vous n'êtes pas allée pieds nus sur l'herbe?

ROSEMONDE.

Est-ce que tu n'as pas chaussé des souliers d'or?

JEANNETTE.

Est-ce que vous ne vous êtes pas couronnée de pâquerettes?

ROSEMONDE.

Est-ce qu'on ne t'a pas mis des fleurs artificielles dans les cheveux?

JEANNETTE.

Vous ne répondez pourtant à rien de ce que je vous demande, Mam'zelle.

ROSEMONDE.

Tu ne réponds pas davantage à mes questions, Jeannette.

JEANNETTE.

Ah! c'est que j'ai tant de choses dans la tête! Mais voyons, répondons-nous.

ROSEMONDE.

Je le veux bien. — Que j'ai chaud d'avoir tant couru! (Elle ôte la limousine).

JEANNETTE.

Est-ce que la mère Réveille-Matin ne vous a pas fait voir la demoiselle aux mains de roses, que vous dites qui ouvre la porte au soleil?

ROSEMONDE.

Est-ce qu'Olympe ne t'a pas laissée dormir tout à ton aise jusqu'à sept heures?

JEANNETTE.

Est-ce que la mère Réveille-Matin ne vous a pas appris à filer?

ROSEMONDE.

Est-ce que madame du Fresne ne t'a pas enseigné la géographie?

JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne vous a pas fait faire ma plus belle révérence?

ROSEMONDE.

Est-ce qu'on ne t'a pas montré comment on salue?

JEANNETTE.

Est-ce que les brebis ne vous ont pas donné le plaisir de courir à travers les champs?

ROSEMONDE.

Est-ce que tu n'as pas eu l'avantage d'apprendre à marcher les pieds en dehors?

JEANNETTE.

Tout ce que vous aviez à faire, vous, c'était bien facile!

ROSEMONDE.

Tout ce que tu avais à faire, toi, c'était bien aisé!

JEANNETTE.

Bien aisé! Je suis tombée deux fois, en marchant et en saluant, sur ce grand parquet ciré!

ROSEMONDE.

Et moi quatre, en courant à travers les mottes de terre.

JEANNETTE.

Bien aisé! On voulait me percer les oreilles!

ROSEMONDE.

On voulait me couper les cheveux.

JEANNETTE.

On m'a fait brûler en m'empêchant de souffler mon chocolat !

ROSEMONDE.

Et moi, en ne me laissant pas attendre que mon lait se refroidît.

JEANNETTE.

On voulait ne me laisser manger que comme un oiseau !

ROSEMONDE.

On voulait me contraindre à dévorer comme un ogre !

JEANNETTE.

On voulait me faire dire ce que je ne savais point.

ROSEMONDE.

On voulait me faire faire ce que je ne pouvais pas.

JEANNETTE.

Je croyais que les belles demoiselles ne faisaient que leurs volontés !

ROSEMONDE.

Je pensais que les heureuses bergères étaient libres comme l'air !

JEANNETTE.

J'avais compté sans la gouvernante !

ROSEMONDE.

Et moi sans la *réalité !*

JEANNETTE.

Oh, oh! l'envie de devenir demoiselle est bien passée!

ROSEMONDE.

Celle de me faire bergère ne me reviendra pas, certainement!

JEANNETTE.

Vive la joie! Rendez-moi ma houlette, mon tablier, mes sabots, ma quenouille ,mon...

SCÈNE III.

LES MÊMES; OLYMPE.

OLYMPE, à Jeannette.

Enfin, voilà mademoiselle! Mais que va dire madame la comtesse? mademoiselle qui court les champs en robe de satin rose et couverte de bijoux! Heureusement que je la rattrape à temps! Les voleurs l'auraient dévalisée.

JEANNETTE, se jetant aux genoux d'Olympe.

Oh! je vous en prie! je vous en supplie, ne me ramenez pas au château! Je ne veux plus être demoiselle. Je veux redevenir Jeannette. Je...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN, à Rosemonde.

Enfin, vous v'là, ma bergerette! Mais que va dire monsieur le maire? Nos brebis ont avalé au moins six boisseaux de blé à monsieur l'adjoint! Juste ciel! Un procès sur les bras! Et quel procès! Avec la seconde autorité du village! Il vaudrait mille fois mieux en avoir un avec l'empereur! On obtiendrait plutôt miséricorde, bien sûr! C'est un homme terrible que monsieur Romel! Depuis que sa femme porte chapeau, il n'y a plus moyen de l'aborder. Nous sommes perdues.

ROSEMONDE.

Oh! je vous en conjure, ne me ramenez plus aux champs. Je ne veux plus être bergère. Maman payera le dégât dix fois sa valeur, s'il le faut.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Bonheur à ça, donc; car madame l'adjointe nous aurait fait marcher au tribunal, tambour battant.

JEANNETTE, avec effroi.

V'là madame du Fresne!

SCÈNE V.

LES MÊMES; LA COMTESSE, MADAME DU FRESNE.

ROSEMONDE, se jetant dans les bras de sa mère.

Maman!

LA COMTESSE.

Eh bien! ma fille, vous vous trouvez parfaitement heureuse dans votre nouvelle condition?

ROSEMONDE, pleurant.

O ma chère maman, ramenez-moi au château!

LA COMTESSE.

Quoi! dans cette prison?

ROSEMONDE.

Laissez-moi reprendre mes études!

LA COMTESSE.

Mais n'avez-vous pas sous les yeux le grand livre toujours ouvert de la nature?

ROSEMONDE.

Hélas!

MADAME DU FRESNE, souriant.

La pluie du matin en a peut-être rendu les feuillets illisibles?

LA COMTESSE.

N'avez-vous pas compris le mystérieux langage des oiseaux?

ROSEMONDE.

Ils fuyaient tous à mon approche.

LA COMTESSE.

Ne vous êtes-vous pas délicieusement entretenue avec les blondes naïades des fontaines?

ROSEMONDE.

De grâce, maman!...

MADAME DU FRESNE, à Rosemonde.

Les nymphes malicieuses ne se sont peut-être présentées à vos yeux que sous l'image de bavardes grenouilles?

ROSEMONDE, avec confusion.

Oh! Madame...

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il manquerait quelque chose au bonheur des heureuses bergères?

ROSEMONDE.

Ah! comme je m'étais trompée!

LA COMTESSE.

N'y a-t-il pas pour elles, sous un ciel *toujours* pur, sur des gazons *toujours* fleuris, des agneaux *toujours* dociles, au bord d'une onde *toujours* claire?

ROSEMONDE.

Hélas! tout cela, c'était de vains mensonges!

LA COMTESSE.

Mais Jeannette voudra-t-elle vous rendre la place que vous lui avez cédée, Rosemonde?

JEANNETTE.

Si je veux! Je m'en meurs d'envie!

LA COMTESSE, souriant.

Il faut savoir aussi si la mère Réveille-Matin ne tient pas à garder sa nouvelle bergère? Qu'en dites-vous, la mère? Etes-vous contente de son service?

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Là, madame la comtesse, vous m'excuserez; mais c'est encore bien nouveau. On n'est pas accoutumée à la besogne; on a des habitudes de demoiselle; il faut quitter tout cela, et ça ne se fait pas en un jour.

MADAME DU FRESNE.

Ce ne doit pas être très-facile, en effet.

LA COMTESSE.

Je le comprends, et je crains, mère Réveille-Matin, que ma fille ne vous donne beaucoup de peine; mais il y a moyen de concilier les choses. Puisque Rosemonde désire retrouver sa première condition, et que Jeannette ne souhaite pas moins de reprendre la sienne, je vais ramener ma fille au château, et vous conduirez Jeannette à la ferme.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Je crois, madame la comtesse, que cet arrangement est très-raisonnable, et qu'il fera l'affaire de tout le monde.

ROSEMONDE, embrassant sa mère.

Quel bonheur!

JEANNETTE, embrassant la mère Réveille-Matin.

Quelle joie de revenir près de vous, mère Réveille-Matin! On y attrape bien quelque bourrade par-ci, quelque taloche par-là; mais, on y est plus heureux qu'au château tout de même! Ah!.. j'avais t'y peur d'y retourner!

LA COMTESSE.

Reprends ta liberté, Jeannette.

JEANNETTE.

Il faut me rendre aussi mes habits, je suis trop mal à mon aise dans ceux-là!

LA COMTESSE.

Garde-les comme un souvenir de *ta grandeur;* et si jamais tu sens renaître le désir de quitter ton humble condition, ils te rappelleront ce que tu as souffert, seulement pour essayer de devenir une belle demoiselle.

JEANNETTE.

Oui, mais alors, il faudra que mam'zelle Olympe

vienne me découdre de là-dedans; car, jamais la mère Réveille-Matin n'en viendrait à bout.

OLYMPE.

Madame la comtesse me permettra-t-elle d'être encore une fois la femme de chambre de Jeannette?

LA COMTESSE.

Certainement. (Elle donne une bourse à Jeannette :) Tiens, voilà de quoi t'acheter un costume de bergère entièrement neuf.

(Jeannette prend la bourse, et garde le silence.)

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Eh bien! on reste là droite comme un piquet? On ne remercie pas madame la comtesse?

JEANNETTE.

Oh, oh! vous croyez que ça se fait comme ça, vous? Une révérence comme la vôtre, et qu'on dit : Je suis votre servante? Nenni!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Faut pas saluer? Faut pas remercier? V'là qui est honnête!

JEANNETTE.

On ne doit pas dire *honnête*, on doit dire....... Ah! je ne m'en souviens plus!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Hélas! Jeannette, je vois bien que les grandeurs t'ont troublé l'esprit! Allons, salue ces dames; et allons-nous-en.

JEANNETTE.

Ma fi, nenni, pour tomber!

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

La pauvre fille devient folle! Excusez-la, s'il vous plaît, Mesdames.

MADAME DU FRESNE.

Rassurez-vous, mère Réveille-Matin; c'est un souvenir des leçons que je lui ai données.

LA MÈRE RÉVEILLE-MATIN.

Vous m'excuserez aussi, mam'zelle Rosemonde, si je vous ai parlé comme on parle chez nous; il fallait obéir à madame la comtesse; mais je vous ai encore bien ménagée; si ça avait été Jeannette, ça n'aurait pas été si doux!

ROSEMONDE.

Vous m'avez rendu un grand service; et je vous en suis très-reconnaissante.

LA COMTESSE.

Que cette leçon, donnée à votre inexpérience,

ma chère fille, prémunisse votre jeunesse contre de nouvelles illusions. Dans chaque condition, la vie est un mélange de biens et de maux. Gardez-vous bien de n'envisager les choses que de leur beau côté; songez aussi au revers de la médaille.

FIN

Paris. — Typ. Gaston Née, rue Cassette, 1.

CE DIALOGUE A ÉTÉ PUBLIÉ DANS LE

CONSEILLER DES FAMILLES

RELIGION. — LITTÉRATURE. — HISTOIRE. — VOYAGES
SCIENCES. — BEAUX-ARTS. — MUSIQUE. — ÉCONOMIE DOMESTIQUE
MODES. — TRAVAUX A L'AIGUILLE, ETC.

REVUE MENSUELLE

Approuvée et autorisée dans les maisons d'education religieuse
et paraissant le 1er de chaque mois

Prix de a livraison avec planches, patrons, gravures. 1 fr.
PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE ET ALSACE-LORRAINE. 12 fr.

APPROBATIONS

« Je ne doute pas que le *Conseiller* ne réponde aux vues que vous vous êtes donné pour mission de remplir, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour aider à sa propagation. Agréez-en l'assurance, à laquelle je joins, pour vous, Monsieur et *pour votre OEuvre*, mes meilleures bénédictions.

« GASPARD MERMILLOD, *évêque.* »

« Je ne puis qu'applaudir aux intentions exprimées dans la lettre que vous m'avez adressée relativement au *Conseiller des Familles*, et souhaiter le succès d'une Revue qui a fait du bien, et, fidèle à son programme, est destinée à en faire encore. Si la lecture est aujourd'hui un besoin, qu'elle ne s'applique qu'à des pages saines et chrétiennes; il en est tant hélas! qui ne peuvent être parcourues sans péril pour les mœurs et pour la foi.

« A. L., *év. d'Angoulême.* »

« Je cherchais depuis longtemps un bon journal de modes pour nos enfants : voilà que m'arrive le numéro spécimen que vous m'avez envoyé; la vue du *fleuron* m'a tout d'abord décidée : il est impossible qu'un journal qui prend la croix pour étendard, et pour devise : *Prière, Ordre* et *Travail* ne soit pas celui que je cherchais; je m'applaudis tous les jours d'y avoir abonné nos enfants.

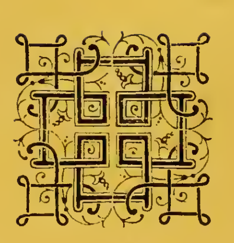
« Mme la SUPÉRIEURE d'une des plus considérables maisons du Sacré Cœur »

« Les bonnes publications sont dignes d'un haut intérêt et méritent d'être encouragées dans un temps où tant d'écrits dangereux corrompent l'opinion et tuent les âmes. Le *Conseiller des Familles* se distingue parmi ces publications qu'inspire et règle la vérité religieuse et qui n'offrent à leurs lecteurs que des pages morales, honnêtes et fortifiantes.

« Votre recueil est digne de franchir le seuil de ce foyer sacré de la famille où reposent les saintes croyances et les espérances de la patrie.

« Je suis d'autant plus heureux de rendre ce témoignage, que plus d'une fois j'ai rencontré chez vous la trace de plumes qui me sont connues, telles que celle de Mlle Gabrielle D'ETHAMPES, dont le talent modeste fut toujours moral et pur.

« FÉLIX, *évêque de Nantes.* »



Lortal, Louise Lavermondie de
Le revers de la medaille